



L'île des anamorphoses

version de Sandrine Nacivet

Le ciel profond reflète les mille nuances de l'étendue immémoriale sous laquelle rêvent les baleines. J'aperçois au loin une île au relief tourmenté, semblable à celui d'un cerveau. À peine ai-je accosté que des couloirs labyrinthiques, éclairés par des torches de résine, m'aspirent pour nous conduire, moi et le cercle de mes ombres dansantes, vers ce que je cherche, et que j'ignore encore chercher. Soudain, apparaît entre mes mains, le Livre qui m'attendait ; ses pages sont des miroirs ondulants, je distingue les images mêlées de Berkeley, Schopenhauer, Withman, Macedonio Fernandez et de tant d'autres qui me peuplent. Le dernier miroir ne renvoie aucun reflet. La contemplation de ce vide m'absorbe et me trouble. Je fais alors un étrange cauchemar au passé.

Pêcheur fou de matière pensante, écrivain dans un monde d'illusions, je me destinai à devenir le nouveau Prométhée, par un effort de volonté surhumaine, celui qui devait forger une œuvre déchiffrant la Réalité pour dévoiler la splendeur de son absurdité et les courbes sinueuses de ses paradoxes. En cherchant l'objectivité la plus rigoureuse, en voulant effacer de mes œuvres toute trace de mes expériences personnelles sous leur aspect intime, et bien évidemment toute sentimentalité, je pensais pouvoir sculpter avec mes phrases une réalité plus vraisemblable que moi-même. Je me suis cru l'inventeur de la troisième personne en littérature. Je ne parle pas de la simple mascarade de l'auteur cachant sa subjectivité derrière un narrateur externe ou omniscient, mais bien de la tentative de créer des personnages réalistes, indépendants, vivants à partir de l'argile des mots. Je désirais engendrer un univers absolu dont les atomes seraient les lettres de l'alphabet.

Une voix impérieuse comme un raclement de guitare m'interpelle brutalement :

– Je est la troisième personne.

Dois-je entendre le verbe être ou le verbe haïr ?

Je me réveille en sueur. La Lune palpite comme un cœur mis à nu avant le sacrifice. Je suis dans mes jardins parfumés, les feuilles d'argent et de mercure forment un kaléidoscope qui se refuse à refléter un seul de mes atomes. Une vis d'Archimède remonte de l'infini des godets de temps pour irriguer les plantes carnivores. Mes membres se diluent dans le sable et je ne suis plus que deux yeux aveugles, surfaces réfléchissantes face au ciel vide.



Depuis mon enfance, je crains le pouvoir inquiétant des miroirs. J'en arrive parfois à imaginer que je suis devenu aveugle pour leur échapper.

Ma cécité a bouleversé ma perception du monde. Par le toucher, j'ai découvert une autre réalité de la matière, une nouvelle appréhension des objets familiers. Je suis devenu sensible à chaque intonation de voix, à la délicatesse des parfums, à l'odeur aigre de la peur, aux légers mouvements d'air que provoque un corps qui se déplace, au son ténu d'une respiration. Les frontières de mon être se sont dissipées, « je » est devenu multitude, je suis la mémoire des voix aimées, admirées. Les yeux de ma mère et de mes amis lisent pour moi, ma peau est un tambour qui vibre au moindre battement des ailes d'un papillon.

J'accepte enfin de jouer avec ma propre voix sans usurper la délicate position de Dieu. J'ai écrit un recueil de nouvelles, à la première personne, avec pour titre « l'île des anamorphoses ». J'y exprime l'idée que chaque homme est un carrefour, un point de convergence dans l'univers comme le serait une île isolée au centre de l'océan, point de rencontre des routes maritimes. Cette île est à la fois tout l'univers condensé et une image particulière, une forme unique issue d'une infinie série d'événements, reflet en constante mutation, comme l'est tout artiste ou créateur. Celui-ci ne peut au final que refléter l'irréalité de son existence car ce que l'on nomme réalité n'existe pas plus que le temps ou l'espace.

Une voix m'appelle alors que je m'étais assoupi sous un pommier du jardin d'Ulysse.

– Homère, viens nous conter quelques passages de l'Odyssée !

Je trouve, posé près de moi, le livre qu'en rêve, j'ai rêvé d'avoir conté. Je lis avec la main, gravé sur la couverture, le nom de Borges. Je me demande si ce Borges existera.